

Dryas à 8 pétales *Dryas octopetala* Lin sp. 717.

La racine est longue, brune, & ligneuse. Elle pousse des tiges hautes de 3 à 6 pouces, simples, rameuses, diffuses, rougeâtres, feuillées & dures. Les feuilles sont nombreuses, touffues, pétiolées, simples, ovales, crenelées, fermes, vertes en dessus, fers blanches & couvertes d'un coton court en dessous; les fleurs sont blanches, assez grandes, solitaires, pédonculées, & composées d'un calice à 8 divisions, & 8 pétales oblongs; et leu succède des semences kamposées, chargées chacune d'une longue barbe plumbeuse. Cette plante vivace forme de jolis petits buissons dans le gazon des montagnes, dont le beau blanc de ses fleurs se détache avec éclat. Elle qu'on voit ici a été cueillie sur la Dole ou elle fleurit au mois de juillet.

LE NOM
DES
PLANTES
EN PATOIS
VAUDOIS:
UNE
AFFAIRE
DE
LINGUISTE
ET DE
BOTANISTE



La dryade à huit
pétales ou thé de
routze, une des
1245 planches de
l'herbier peint de
Rosalie de Constant

N° 29 le 28 juillet

Botanique et linguistique se sont unies dans un ouvrage consacré aux noms vernaculaires des plantes en Pays de Vaud. Ce travail a aussi réuni Université de Lausanne et Musée botanique cantonal, ce n'est pas là sa moindre originalité.



Pierre Hainard

Jean-Louis Moret (1949), originaire d'Essertines-sur-Rolle, a fait ses classes primaires à Cully où il est né, puis a suivi collège, gymnase et université à Lausanne. Aujourd'hui, il occupe un poste de conservateur aux Musée et Jardins botaniques cantonaux, responsable des collections, les herbiers en particulier. Il est l'auteur, seul ou en collaboration, de près d'une centaine de publications scientifiques traitant de la végétation des zones humides, de la flore vaudoise, des collections botaniques du canton et des noms des plantes.

Une plante a deux existences: la sienne propre et celle que lui confère l'homme en la nommant. Or, celui-ci est divers selon l'époque où il vit, le métier qu'il exerce et la langue qu'il parle.

Ainsi, en considérant trois époques (XVIII^e, XIX^e, XX^e siècles), en Suisse où l'on parle quatre langues nationales et où, grossièrement, six professions s'occupent de plantes (paysan, bûcheron, maraîcher, fleuriste, herboriste, naturaliste), une plante pourrait théoriquement porter 72 noms. C'est probablement excessif car il y a des recouvrements entre langues et entre professions. Mais, d'un autre côté, les catégories sont grossières et l'axe «langue» pourrait être détaillé. Le français régional n'est pas le même dans tous les cantons romands et l'allemand évidemment non plus dans les régions germanophones. Il y a quatre romanches, l'italien du Sotto Ceneri n'est pas le même que celui du Sopra Ceneri. Ce qui se passe au niveau suisse s'observe aussi dans les cantons. En Pays de Vaud, par exemple, certaines plantes ne portent pas le même nom traditionnel dans le Jura, sur le Plateau ou dans les Alpes.

La diversité de ces appellations est mise en évidence dans un ouvrage intitulé *Le nom des plantes en patois vaudois*, paru dans la série des Mémoires de la Société vaudoise des sciences naturelles. En 2008, la Société Académique Vaudoise a soutenu financièrement la publication de ce travail interdisciplinaire qui a réuni un botaniste et un linguiste. Entretien avec les auteurs de l'étude, Jean-Louis Moret et Albin Jaques.

D'où vient l'idée d'un lexique des noms de plantes en patois vaudois ?

Jean-Louis Moret: L'idée vient de loin et elle a mis beaucoup de temps à se formuler, puis à se concrétiser. Les premières plantes que j'ai connues m'ont été désignées par mon père et

mon grand-père. Ils utilisaient les noms traditionnels issus du patois – savaient-ils même que les plantes portent toutes sortes de noms, y compris en latin? Pour moi, le liseron était la *villa* (avec deux «l» mouillés), la clématite la *vouabla* (devenu du bois fumant vers 12 ans) et la viorne lantane la *manessive*. Plus tard, j'ai appris que le *dzelyon* s'appelait aussi le gui, l'*engreblia* le houx, la *biole* le bouleau. Enfin, c'est au gymnase et à l'université que j'ai appris que la *pesse* (l'épicéa) portait le nom latin de *Picea abies*, que la *verna* (aulne) celui d'*Alnus* sp. et que la *daille* (pin sylvestre) celui de *Pinus sylvestris*, etc.

Par ailleurs, en pratiquant la science aimable au sein de sociétés spécialisées, le Cercle vaudois de botanique en particulier, j'ai eu la chance de rencontrer d'éminents érudits gardant et maintenant le souvenir du vieux langage. L'un avait entrepris une enquête sur les noms vernaculaires des plantes; l'autre mettait de l'ordre dans les notes d'un ancien régent de Champtauroz qui, pour son plaisir, avait relevé entre 1930 et 1950 la langue de son village. Il en avait été tiré un *Lexique des noms de plantes en patois vaudois* que j'avais dactylographié en 1986 – grâce aux premiers traitements de texte sur ordinateur – et imprimé.

Plus tard, dans mon activité de conservateur des collections botaniques cantonales, j'ai appris à utiliser essentiellement la nomenclature scientifique latine, avec toutes ses incohérences apparentes, ses synonymies foisonnantes. Puis, en entreprenant



Coll. Musée botanique cantonal



La pulsatille, eu égard à son aspect en fruit, porte le nom – ignoble disent Bridel et Favrat – de *pé di cu* (poil de cul). En patois, l'aulne porte le nom de *verna*, d'origine gauloise

l'inventaire informatisé de l'herbier vaudois, j'ai trouvé quantité d'étiquettes aux textes pleins de saveur, d'informations diverses, dont, parfois, le nom en patois. Cette impulsion a été la bonne: elle m'a enfin rendu conscient que je portais cette idée et qu'il était temps de la réaliser.

Outre un intérêt personnel, pourquoi un botaniste entreprend-il un tel travail?

Le doyen Philippe-Sirice Bridel (1757-1845), auteur de deux lexiques patois, pratiquait la botanique, comme tout érudit à l'époque. Louis Favrat (1827-1893), qui a publié les lexiques de Bridel, était à la fois professeur de français, patoisant et botaniste. Il était conservateur adjoint au cabinet de botanique – un prédécesseur – et responsable des excursions. Rodolphe Blanchet, chargé de publier le *Catalogue des plantes qui croissent naturellement dans le canton de Vaud* (1836), entame son ouvrage par une liste des noms des plantes en patois. Il y aurait donc une tradition patois-botanique et il existe déjà certains lexiques. Cela n'explique cependant pas tout. Un moteur a été l'imprécision de certains lexicographes écrivant sans sourciller après un nom patois: «plantes» ou «sorte de plante» au pire, ou donnant un nom français assez vague. Pourquoi sont-ils aussi approximatifs dans le nom des plantes alors que pour les noms domestiques ils sont d'une rigoureuse précision?



Le doyen Philippe-Sirice Bridel a établi deux lexiques patois-français, restés manuscrits. Louis Favrat les a complétés, commentés et publiés en 1866

Coll. Musée botanique cantonal



Encyclopédie vaudoise. Dessin Laurent Pissotti

Une autre raison est plus pratique. Il existe une trentaine de sources, allant du XVIII^e au XXI^e siècle. La vérification d'un nom patois nécessite leur consultation. Si le mot est assez courant, les sources principales donnent rapidement la solution, sinon, il faut toutes les feuilleter. Une compilation et un regroupement des informations m'ont paru nécessaires. Or, la réalisation de cette somme butait sur un obstacle. Fallait-il unifier les différentes graphies rendant compte de la prononciation et transcrire les mots en un alphabet phonétique? Ou fallait-il conserver la diversité, montrant ainsi la variabilité du patois (des patois?) vaudois? J'ai opté pour la deuxième solution. Cela a posé un problème avec une des sources. Louise Odin utilise une graphie phonétique dans son *Glossaire du patois de Blonay*. Il fallait translittérer pour que les noms qu'elle propose soient comparables aux autres. Paul-Henri Liard du Glossaire des patois de la Suisse romande (GPSR) a bien voulu s'en charger, ce qui est une garantie de sérieux. Je lui en suis particulièrement reconnaissant.

Autrefois, on pratiquait la littérature, les arts, la botanique, les mathématiques, voire l'agronomie tout à la fois. Aujourd'hui, chacun se spécialise dans une discipline. Gagnerait-on à engager une collaboration interdisciplinaire?

Claude Favarger, professeur de botanique, a déclaré dans la conclusion de son discours d'installation comme recteur de



Coll. Musée botanique cantonal



Rodolphe Blanchet a été chargé par la Société vaudoise des Sciences naturelles de publier le catalogue des plantes indigènes du canton. Il l'a fait en 1836 en y adjoignant une liste des noms patois des plantes

l'Université de Neuchâtel en 1965: «Le seul point qui nous paraît à l'abri des contestations est le suivant: c'est qu'il est toujours instructif et enrichissant de jeter un pont entre deux disciplines, surtout lorsque celles-ci n'appartiennent pas à la même faculté». Il y a aujourd'hui un trop net défaut de collaboration. Les zoologues, géologues, botanistes ont certainement des connaissances qui ne sont pas sans intérêt dans le domaine de la toponymie, par exemple, mais aussi dans l'analyse de certains textes anciens. Attention, je ne prétends pas que chaque chercheur en science humaine doit être flanqué d'un biologiste, géologue ou autre! Non, mais il y a au sein de l'université assez de spécialistes qui pourraient être consultés (tous heureusement ne sont pas étroitement restreints à leur seul domaine). Il y a aussi les musées de sciences et même les sociétés scientifiques: Société vaudoise des Sciences naturelles, Cercle vaudois de botanique, Cercle ornithologique de Lausanne, Société mycologique vaudoise, Société vaudoise d'entomologie, Société vaudoise de minéralogie, Société vaudoise d'astronomie, Groupement herpétologique et arachnide de Lausanne, sans compter les cercles de sciences naturelles présents à Nyon, Morges, Yverdon, Vevey-Montreux, Aigle et environs... Toutes ces institutions ou sociétés regroupent nombre de personnes dont les connaissances accumulées sont immenses.

Vous déplorez le manque de collaboration interdisciplinaire. Vous-même, la pratiquez vous de façon régulière?

Evidemment, cette collaboration nécessite du temps. Or, chacun a son travail et, maintenant, des obligations de rendement.

2513.
Brome dressé.
Bromus erectus. Huds
Vulg. Fenasse.

Commun d'les prés secs.
les Roulets. 6.73.



Coll. Musée botanique cantonal

2017.
Saulx Marceau.
Salix Caprea. L.
Vulg. Marceau. Saulx Matte.

Commun d'les bois, bords des
eaux. La Pédille. Au
Sous du marais de la Perrausaj.
4.73.



Plusieurs échantillons conservés dans l'herbier cantonal sont munis d'étiquettes donnant leur nom patois. Herbier de François Corboz (1845-1905), auteur d'une *Flora aclensis* publiée de 1887 à 1902, dans le *Bulletin de la Société vaudoise des Sciences naturelles*

Coll. Musée botanique cantonal

Les conditions imposées font perdre un peu une vision générale dans laquelle s'inscrit une telle collaboration.

C'est évident, le botaniste peut apporter un éclairage sur un travail, mais il a la modestie de penser que cet apport ne sera pas nécessairement décisif. Il se trouve confronté à ses limites. Par exemple, lorsque j'ai achevé ce lexique du nom des plantes en patois vaudois, j'ai consulté les spécialistes du *Glossaire des patois de la Suisse romande*. Ils ont eu l'amabilité de me montrer qu'il gagnerait en intérêt s'il lui était adjoint une dimension étymologique. J'ai donc approché un linguiste, dont la contribution a été majeure. Il a identifié et organisé les lignées étymologiques et en a donné l'origine, ce qui a conféré une clarté bienvenue au travail.

UNE PUBLICATION ORIGINALE

Le nom des plantes en patois vaudois, fort de 248 pages, est une somme – la première sur ce sujet dans le canton – regroupant les données provenant de trente sources du XVIII^e au XXI^e siècle. La plupart de ces documents traitent de domaines plus étendus que la botanique et ont nécessité une compilation minutieuse.

L'ouvrage compte trois index. Dans le premier, le plus important, les entrées se font par les noms scientifiques latins des plantes. Ils sont accompagnés des noms français de celles-ci et des noms patois recensés. Tous ceux-ci et toutes leurs variantes graphiques ont été retenus. L'étymologie en est soigneusement expliquée, mettant en évidence leur origine. Cet index est augmenté de remarques critiques concernant aussi bien la botanique que la linguistique.

Une deuxième liste, patois-latin, et une troisième, français-latin, complètent cet index.

Cette organisation en trois parties permet une consultation aussi souple que possible de cet ouvrage qui se veut avant tout pratique.

Disponible au Musée botanique cantonal (021 316 99 88) ou au secrétariat de la Société vaudoise des Sciences naturelles (021 312 43 34) au prix de 25 fr. (+ frais de port).



Floriane Jaques

Albin Jaques, originaire de Sainte-Croix, né en 1980 à Payerne, a vécu son enfance à Lucens et habite maintenant Morges. Après l'école primaire à Lucens, l'école secondaire à Moudon et le gymnase à Lausanne, il entre à l'université de cette ville où il est licencié ès lettres en 2006 (linguistique; grec ancien, français moderne). Il est actuellement assistant de linguistique historique à l'UNIL et prépare une thèse sur les noms des parties du corps de l'indo-européen au grec.

Albin Jaques, lorsqu'un botaniste s'est approché de vous avec une liste de noms de plantes et leur traduction en patois, qu'avez-vous pensé?

Albin Jaques: J'ai été immédiatement intéressé et content qu'un botaniste pense à faire appel à un linguiste pour des questions qui dépassent son champ d'expertise. Je suis convaincu qu'une collaboration interdisciplinaire est toujours profitable, et dans les deux sens. En effet, avoir un botaniste à disposition est fort appréciable quand on tente de chercher l'origine linguistique des noms de plantes, car, connaissant toutes les caractéristiques des végétaux concernés, il peut juger de la plausibilité des étymologies proposées. Et cela est bien sûr aussi vrai pour tout autre type de vocabulaire spécifique.

Deux aspects ont particulièrement suscité mon intérêt. Premièrement, l'étude du lexique et de champs lexicaux (sous-ensembles du lexique réunissant des mots ayant un dénominateur sémantique commun) est l'un des pans de l'étude linguistique qui me passionne le plus, que ce soient des noms de plantes ou des noms de parties du corps comme dans ma thèse en cours. Deuxièmement, ce travail m'a permis de toucher de près le patois vaudois que, bien que je sois Vaudois, je ne connaissais pas. L'apprendre un tant soit peu permet de mieux comprendre certains noms de famille, certains noms de lieux et une partie du vocabulaire régional. Il n'est pas besoin d'aller très loin pour trouver des objets d'étude intéressants.

Quel a été votre rôle et comment avez-vous procédé?

Au départ, Jean-Louis Moret m'avait demandé de mettre de l'ordre dans les nombreux termes qu'il avait précédemment classés selon l'espèce botanique qu'ils désignaient. Il s'agissait de mettre ensemble les termes qui n'étaient que des variantes d'une même désignation et de classer séparément les termes qui n'étaient pas apparentés linguistiquement. J'ai rapidement



La myrtille ou
ambresalla est
délicieuse à manger
et un excellent
régulateur intestinal

Coll. Musé botanique cantonal

remarqué que cela n'allait pas être possible sans rechercher l'étymologie de chaque expression et, vu que ce travail devait être fait, j'ai pensé qu'il serait intéressant d'intégrer dans l'ouvrage de brèves notices étymologiques. J'ai donc utilisé les deux grands dictionnaires à disposition, à savoir le *Französisches etymologisches Wörterbuch* et le *Glossaire des patois de la Suisse romande*. Le premier nommé est un dictionnaire en 25 volumes parus de 1928 à 2002 sous la direction du grand linguiste suisse Walther von Wartburg; il donne les étymons, les mots attestés ou reconstruits à l'origine du vocabulaire gallo-roman (occitan, français, francoprovençal). Le second est l'un des quatre vocabulaires nationaux avec le *Schweizerisches Idiotikon*, le *Dicziunari rumantsch grischun* et le *Vocabolario dei dialetti della Svizzera italiana*. Il a commencé de paraître en 1928 et en est aux lettres F et G. Il documente tous les patois suisses-romands francoprovençaux (genevois, vaudois, valaisans, neuchâtelois, fribourgeois, neuchâtelois et, en partie, jurassiens bernois) et franc-comtois (jurassiens et, aussi en partie, jurassiens bernois) et indique les étymologies, entre beaucoup d'autres choses (pour plus d'informations voir <http://www.gpsr.ch/>).

En utilisant ces deux dictionnaires et quelques autres sources d'information, il m'a été possible de retracer très brièvement l'histoire d'un assez grand nombre de termes, mais une part encore assez importante garde son mystère; gageons que les fascicules à venir du GPSR en dévoileront une partie.



Coll. Musé botanique cantonal



Les «baies» du genévrier
(dzenevri) consommées
en grande quantité
peuvent occasionner
des embarras gastriques,
alors que celles de l'arum
(codje au pritra) sont
franchement toxiques

L'ENSEIGNEMENT DE LA LINGUISTIQUE À L'UNIL

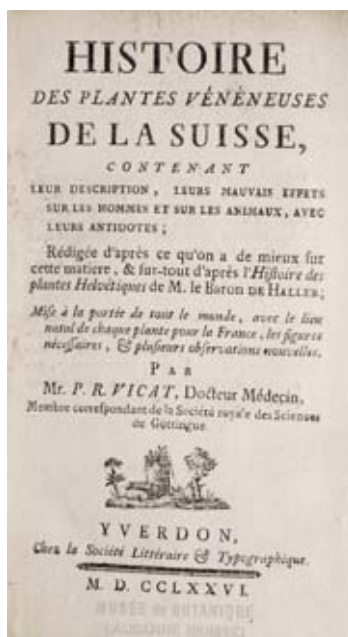
La linguistique est enseignée à l'Université de Lausanne depuis 1969 avec l'arrivée du professeur Mortéza Mahmoudian, maintenant à la retraite. La section de linguistique, en plus de donner aux étudiants des bases solides en linguistique générale (professeur Rémi Jolivet), propose des enseignements notamment en linguistique appliquée et en pragmatique (professeure Anne-Claude Berthoud), en sociolinguistique (professeur Pascal Singy) et en linguistique historique dont les étudiants en philologie classique profitent également. La linguistique historique a d'abord été enseignée depuis 1970 par le professeur Claude Sandoz; depuis son départ à la retraite en 2005, c'est le professeur Rudolf Wachter qui se charge de faire découvrir aux étudiants l'histoire passionnante des langues.

Du fait de sa transversalité, la linguistique est aussi enseignée dans les différentes sections de langue et en psychologie.

Les différents linguistes et spécialistes des sciences du langage se retrouvent sous l'égide du Centre de linguistique et des sciences du langage (CLSL, créé comme département en 1984, devenu institut en 1992, centre depuis 2008), qui publie notamment la revue *Cahiers de l'ILSL* et propose un master en sciences du langage et de la communication.

<http://www.unil.ch/ling>

L'Histoire des plantes vénéneuses de la Suisse de Philipp Rudolph Vicat ou l'Idiotikon de la flore helvétique de Charles Jacques Durheim, deux sources consultées pour la réalisation du Nom des plantes en patois vaudois



Coll. Musée botanique cantonal

Quels sont les types de termes que vous avez rencontrés ?

On rencontre des termes anciens, déjà latins, par exemple *fâo* «hêtre» (< lat. *fagus*), *tsarpeno* «charme» (< lat. *carpinus*), *larze* «mélèze» (< lat. *larix*); certains d'origine gauloise comme *vouargno* «sapin» ou *verna* «aulne».

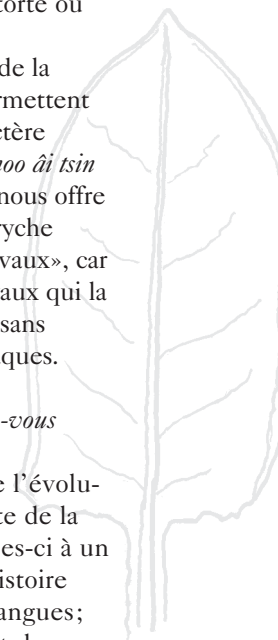
On rencontre aussi assez logiquement un nombre assez grand de mots empruntés au français ou influencés par celui-ci.

Les termes plus récents indigènes sont souvent descriptifs et plusieurs, par exemple, comparent la plante ou une de ses parties à un membre d'un animal: *pî a pâo* «pied de coq» désigne la renoncule, *leinga de bâo* «langue de bœuf» la renouée bistorte ou encore *get de tsat* «œil de chat» le myosotis.

Certains termes informent sur les vertus ou les méfaits de la plante qu'ils désignent. Plusieurs plantes, par exemple, permettent de «se passer de médecin»: *passa-mâidzo*, alors que le caractère néfaste de la colchique est reconnu dans les désignations *moo âi tsin* «mort aux chiens» ou *crèva-polaille* «crève-poulaille». Cela nous offre parfois un aperçu de certaines croyances populaires: le botryche lunaire, par exemple, est appelé *dèferra-tseuau* «déferre-chevaux», car on attribuait à cette plante la propriété de déferer les chevaux qui la foulaient; quant au nymphéa, il reçoit le nom de *crèva-con*, sans doute à cause de la croyance à ses propriétés antiaphrodisiaques.

Vous faites de la recherche en linguistique historique, pouvez-vous nous en dire plus sur ce domaine ?

La linguistique historique s'occupe principalement de l'évolution des langues à travers le temps, par opposition au reste de la discipline qui se focalise normalement sur un état de celles-ci à un moment donné. C'est-à-dire qu'elle cherche à décrire l'histoire des langues, leur évolution, leurs contacts avec d'autres langues; ce qui fait par exemple que l'indo-européen commun soit devenu en un certain lieu le latin, puis les différentes langues romanes dont le français ou le patois vaudois. En comparant différents aspects (phonologiques, morphologiques, syntaxiques, lexicaux) de langues apparentées, on arrive à reconstruire les étapes successives dans l'évolution des langues et même, par exemple, la langue-mère de la plupart des langues européennes, l'indo-européen, même s'il ne nous en reste rien, si ce n'est bien sûr ses langues-filles. La famille de langues indo-européenne n'est bien entendu pas la seule famille qui existe et qui est étudiée; on peut également citer la famille afro-asiatique (akkadien, arabe, hébreu, araméen, égyptien, berbère...) ou la famille ouralienne (finnois, estonien, hongrois...), entre bien d'autres.



Pour conclure, continuez-vous à vous intéresser au nom des plantes et/ou au patois vaudois?

Albin Jaques: Le patois vaudois, et plus généralement le francoprovençal, a piqué mon intérêt, mais ce n'est pas ma priorité à l'heure actuelle; je vais toutefois participer au prochain numéro de la revue *Documents* de l'association RéseauPatrimoineS consacrée au patois vaudois.

Jean-Louis Moret: Comme botaniste, je ne peux pas faire autrement que de m'intéresser au nom des plantes, dans quelque langue que ce soit... Ce que ne dit pas Albin Jaques, c'est que nous préparons un travail sur les racines grecques et latines les plus utilisées dans les noms des plantes. Il paraîtra cette année dans la série *Portraits de botaniques* éditée par les Musée et Jardins botaniques cantonaux.

LE MUSÉE BOTANIQUE CANTONAL

Les Musée et Jardins botaniques cantonaux regroupent trois institutions: Le Jardin botanique de Lausanne, le Jardin alpin de Pont-de-Nant et le Musée botanique. Les collections de ce dernier sont aussi bien une bibliothèque – 35000 titres, dont plus de 2000 rares et précieux –, que des herbiers. Ceux-ci sont organisés en trois grands secteurs:

1. l'herbier vaudois, comportant une collection exhaustive de toutes les plantes vivant ou ayant vécu dans le canton;
2. l'herbier suisse, regroupant toutes les récoltes effectuées dans les autres cantons de Suisse;
3. l'herbier général, contenant les échantillons provenant des autres pays du monde.

En tout, ces collections comptent environ 1000000 d'échantillons, ce qui en fait le troisième herbier de Suisse.

A côté de ces grandes séries, le musée compte aussi des herbiers historiques, dont celui de Jean François Gaudin, pasteur à Nyon et auteur de *Flora helvetica*, la première flore moderne de Suisse, en sept volumes parus entre 1828 et 1833, ou des collections d'une importance scientifique majeure comme celle des myxomycètes de Charles Meylan, consultées par des scientifiques du monde entier (de Suisse, bien sûr, mais aussi de France, d'Espagne, du Mexique, des Etats-Unis, du Japon, etc.).

Enfin, le musée s'est fait une spécialité des herbiers peints. Il en possède douze aujourd'hui, dont le plus célèbre est sans conteste celui de Rosalie de Constant, réalisé de 1795 à 1832, comptant 1245 planches représentant 1347 espèces.

<http://www.botanique.vd.ch>

Le *nohi* et sa *coqua* et l'*ampouae* portant des *hammer*, deux planches de l'herbier peint de Rosalie de Constant



Musée botanique cantonal. Photo Claude Bernard